Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 2

Artikel: Pas pressé
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215300

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

son Geigy & Cie, devinant les heureuses dispositions du futur philologue, voulait lui permettre d'achever ses humanités dans les écoles bâloises. Et voilà comment Bâle devint la seconde patrie de Jules Cornu.

C'est dans cette ville aussi que commença à se dessiner sa carrière, semble-t-il. Frappé des analogies du latin et de la vieille langue qu'il ne cessait de parler quand il était chez son frère, il se mit à étudier la phonologie d'un des patois du canton de Vaud. Ce travail, terminé en 1874, fut le premier de ce genre, à la suite duquel l'Université de Bâle octroya le grade de docteur. Cornu avait jeté son dévolu sur l'ancien idiome de Cuves (Pays-d'Enhaut), à la frontière de la Gruyère. Sa dissertation, demeurée malheureusement manuscrite, figure dans les archives du *Glossaire romand,* avec d'autres excellentes études sur les patois données par le même auteur. Elle est d'autant plus remarquable que les professeurs de Cornu ne pouvant guère l'éclairer de leurs lumières, il en était réduit à tirer presque tout de son propre fonds et de ses lectures.

De Bâle, le docteur frais émoulu se rendit à l'Ecole des Hautes Etudes de Paris, où le nouvel enseignement de la philologie romane florissait sous Gaston Paris et Paul Meyer. Grâce à ces illustres maîtres, son savoir devint tel qu'il fut appelé à l'Université bâloise, en 1875, d'abord comme lecteur, puis comme professeur de langues romanes. Il y occupa la première chaire de cette discipline. Ses cours n'étaient pas extraordinairement fréquentés, mais il eut la joie de compter au nombre de ses élèves les premiers dialectologues de France et d'Italie, Jules Gilliéron et Carlo Salvioni, ainsi que le grand celtologue de l'Université de Bonn, Rodolphe Thurneysen. D'avoir, à ses débuts, contribué à former de pareilles célébrités disait bien la valeur du jeune maître.

Le renom ne tarda pas à s'en répandre, si bien qu'en 1877 déjà, Cornu répondait à un appel de l'Université de Prague. Il professa là jusqu'en 1901, année où il passa à l'Université de Graz. Précieux avantage dans ces nouveaux postes, outre sa science il possédait à fond l'allemand et le français. Un séjour prolongé à Madrid puis à Lisbonne, lui permit d'achever de connaître les idiomes de la péninsule ibérique. C'est aux études qu'il fit dans la seconde de ces villes qu'est dû son ouvrage sur le génie du portugais, langue dont grandes sont les difficultés pour l'étranger.

Cornu abandonna l'enseignement en 1911. La guerre affecta profondément ce savant doux et pacifique, comme tant d'autres, hélas ! Il séjourna en Suisse plus longuement qu'autrefois, dans l'hospitalière demeure de son frère, aux portes de Vevey, où d'ordinaire il passait ses vacances. Affaibli par des maux gastriques, il mourut dans le sein de sa famille, à Leoben (Styrie), le 27 octobre 1919, « s'éteignant, écrit son frère, comme une lampe, faute d'huile. »

Modeste et simple en ses manières, Cornu avait en horreur le clinquant. Bien qu'il eût toute l'aisance de l'homme du monde, rien ne trahissait en lui le conseiller aulique qu'il était. Il avait gardé le cachet rustique de sa petite patrie; avec ça, tenace et passionné en matière de science. Ses premières amours étaient allées à l'étude du patois; d'autres objets, en particulier la métrique latine, l'en éloignèrent quelque temps; mais il y revint avec ardeur, à son retour au pays natal. Dans des pages intitulées : « Une langue qui s'en va » et parues dans le *Bulletin du Glossaire,* n° 12, il exhale sa plainte sur le déclin de l'ancien parler vaudois, son parler bien-aimé, à lui le patoisant du milieu du siècle dernier : « Le patois de nos villages, écrit-il, est devenu un baragouin qui ressemble de moins en moins à la langue de nos pères. Quand ils parlent français, ils francisent le patois, et quand ils parlent patois, ils patoisent le français. » Cette défense de la pureté du langage héréditaire, Cornu la poussait parfois jusqu'à la bizarrerie; elle était une marque de sa forte personnalité, de son souci des normes fixes. Il en a donné un ultime exemple à Bâle, au printemps de 1918. Assistant aux exercices des étudiants en philologie romane, il prit la parole à plusieurs reprises, avec un feu qui redoublait à la vue de ses auditeurs suspendus à ses lèvres. C'est ainsi qu'il fit à Bâle en quelque sorte sa dernière leçon publique, dans cette chaire qu'il avait inaugurée si brillamment.

Ce qui fait le mérite de Cornu, c'est en premier lieu la sûreté avec laquelle il se meut dans ses recherches dialectologiques. « Celui qui veut avoir du poisson ne doit pas avoir peur de se mouiller ». Il suivait à la lettre ce dicton de Fribourg, et, à l'opposé d'Ascoli, son modèle d'autrefois, il pérégrinait d'un village à l'autre, heurtant à la porte de tous les chalets, ayant appris les dialectes afin de gagner plus aisément les bonnes grâces de ceux qu'il allait interroger. Par la seule méthode des rimes, le patois de la Gruyère lui était devenu familier à un degré surprenant. En ces explorations linguistiques, il fut le premier presque partout dans la Suisse romande. Précurseur de Rossat, il transcrivit phonétiquement le texte de diverses chansons populaires fribourgeoises, notamment du *Ranz des vaches.* C'est à lui encore qu'on doit la première publication d'une liste de proverbes, avec un commentaire, de même que le premier exposé phonologique du patois du Pays-d'Enhaut et du patois de la vallée de Bagnes.

Maintes découvertes le dédommagèrent des peines que lui coûtèrent ces travaux. Ainsi, en de certaines régions du Valais, il constata la survivance de la déclinaison à deux cas du vieux français, et le dédoublement du mot *père* en *pare* et *pire,* cette dernière forme usitée seulement en parlant des hommes, et *pare* ne se disant que des animaux. Dans le vocable *aglan* (le gland), il vit avec raison un amalgame de l'article et du substantif, etc. Les questions d'étymologie l'attiraient fort et il les résolvait avec facilité. Il reconnut, par exemple, que le terme de *berney* (homme dissolu), du patois de la vallée de Bagnes, n'est autre que le mot de *bernois,* par lequel on désigne aussi les hérétiques; que *pordey* est la contraction des vocables signifiant « pour l'amour de Dieu »; que *chotèdre* (éparpiller la litière en la lançant) dérive du latin *substernere; poche* (la louche) du bas-latin *popia,* etc.

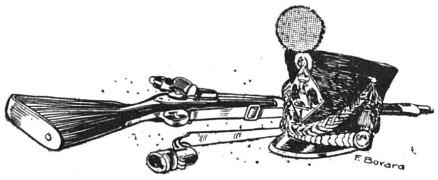
Cornu s'est acquis en second lieu la considération des romanistes par le sens critique en même temps que par la prudence dont il fait preuve dans le domaine de la phonologie : *Inutilo d'aryâ dévan de manéyi* (inutile de traire avant de manier le pis de la vache) avait-il coutume de dire en vrai fils de la terre. Dépourvu du génie créateur de Gilliéron, il ne se hasardait pas sur les pistes toutes nouvelles; il s'en tenait aux bonnes vieilles méthodes de Diez et d'Ascoli; elles lui suffirent pour accomplir dans le vaste champ de la linguistique des travaux excellents et qui resteront. TAPOLET

Pas pressé. — Un passant donne un sou à un pauvre.

— Merci, mon bon monsieur, dit le mendiant; Dieu vous le rendra là-haut.

Et le monsieur, avec bonhomie :

— Oh ! qu'il ne se presse pas !



UNE REVUE A MOUDON EN 1866

VOICI le tableau que fit le vénéré commandant B*** d'une revue à Moudon il y a cinquante ans.

Il faudrait, pour être complet — ce qui, malheureusement, n'est pas possible — rendre l'humour et le ton avec lesquels l'excellent commandant racontait cet épisode important de la vie militaire de l'époque.

Les troupes qui prenaient part à la revue comprenaient les hommes d'une partie du district de Moudon et ceux du district d'Oron. Elles se réunissaient à cinq heures du matin, *au picolon,* sur la place du collège, puis se rendaient, tambour battant, musique en tête, sur la place d'armes.

Passons sous silence les préliminaires, l'appel, etc., A neuf heures précises, le bataillon est déployé sur deux lignes, l'élite et la réserve. M. le Préfet passe rapidement l'inspection d'un air satisfait. L'opération terminée, il se retire à l'écart pour *ruminer* son discours, entouré de son état-major, formé du médecin, du quartier-maître et... de son huissier.

Le commandant d'arrondissement tire sa montre et constate que l'heure avance. Le commandant B., de St-Légier, veut alors faire *former le bataillon carré face en dedans,* — ce qui n'est pas une petite affaire — mais sa jument se rebiffe et le fait cavalcader du bas de la place en ville, au risque de le jeter à terre, tant et si bien qu'il est obligé de descendre et d'aller se réconforter. Il fait dire à son adjudant *(tout frais moulu,* et qui ne portait pas comme les adjudants et officiers d'aujourd'hui des bottes et des éperons, mais simplement des *guêtons)* de prendre le commandement du bataillon. Ce pauvre aide-major, tout ému d'un tel honneur, tire son *coupe-choux* — qui n'était certes pas un sabre traînant, mais un simple *coupe-choux* — et commande :

« Bataillon ! garde à vous !... A distance de pe-
» loton, serrez la colonne !... Pour former le carré,
» face en dedans, 1re division, demi-tour droite !...
» 2me, 3me, 4me et 5me divisions pelotons impairs
» à droite et par file à gauche; pelotons pairs, à gau-
» che et par file à droite, mâârche !... 6me division,
» serrez ! »

Pendant ce temps, la musique, les tambours et le petit état-major se *faufilent* au milieu du carré.

On ne connaît plus ça aujourd'hui.

Puis le commandant d'arrondissement s'avance, tire son sabre : « Bataillon ! Portez armes !... Mes-
» sieurs les officiers qui ont fait mutation dans
» l'année, avancez ! »

Messieurs les officiers s'avancent et se placent sur un rang.

Le commandant ordonne au tambour-major de faire battre un ban : « Tambours, garde à vous !
» Un ban de revue ! »

Plan, plan, plan, plan, — plan, plan, plan, plan, — rrrrrran, plan, plan, plan, plan !

Voilà-t-il pas qu'un tambour fait un *plan* de trop ! « B... d'imbécile ! clame le tambour-major,
» on voit bien que tu n'as pas été à l'école du tam-
» bour-major C., sous la haute direction du capi-
» taine M. ! »

Le ban battu, le commandant d'arrondissement déroule sa liste et annonce les mutations; puis s'adressant à la troupe, en lui présentant les officiers :
« Vous les respecterez, vous leur-z-obéirez, confor-
» mément aux lois et règlements militaires, d'après
» les grades à eux conférés par le Conseil d'Etat. »

Les officiers saluent et la musique joue un *rigodon.* — Dans ce temps-là, il y avait une excellente musique, avec Daniel B., de la Fleur-de-Lys, pour chef :

« Musique, attention ! le n° 100 ! jouez le n° 100 !
» toi, Jean, va doucement, ne souffle pas trop fort;
» et toi, David, pas trop fort non plus avec ta
» grosse caisse. »

Quand la musique a fini de jouer, il s'agit de rompre le carré :

« Bataillon ! pour rompre le carré !... 1re divi-
» sion, demi-tour droite ! 2me, 3me, 4me, 5me divi-
» sions, pelotons impairs à gauche et par file à
» droite; — pelotons pairs à droite et par file à
» gauche !... — 6me division, demi-tour droite,
» quinze pas en avant, mâârche ! ! ! »

Tout le monde bouge, mais cette 6me, composée de voltigeurs qui avaient soif, va trop vite et trop loin. Alors J. P., de Bussy, leur crie : « O ! Ah !...
» Chasseu, io diable alâ-vo !... »

La troupe se reforme tant bien que mal. Les cantines fument, les filles arrivent tout enrubannées.

C'est à ce moment que s'effectue une opération délicate :

« En faisceaux, armes !... Sac à terre !... Prenez
» les pantalons blancs ! »

La troupe qui, jusqu'à ce moment, a manœuvré en pantalon bleu, se retire discrètement dans les buissons et change de pantalon.

Les demoiselles font naturellement demi-tour pour quelques instants.

Enfin les pantalons bleus sont *réduits.*

A ce moment, Mme Isabelle B. fait signe au commandant que c'est prêt, c'est-à-dire que la salée fume et que le cochon de lait est à point. Alors le